

**-I-**

Cette aventure commença durant les vacances de février de l'année 1996. On ne devrait pas d'ailleurs les appeler les vacances de février, car justement, cette année là, elles étaient en mars. A ce moment-là, il y avait toujours des petits journaux gratuits d'annonces, genre « *Paru-vendu* », ou « *Hip78* » ou encore « *La gazette de l'immobilier* »...qui traînaient sur la table de la cuisine entre une tasse de café et les épluchures de saucisson. Dire que c'était ma lecture favorite, à l'époque serait sans doute excessif, mais enfin... Je passais un nombre d'heures assez conséquent, le soir, en rentrant de l'école, à parcourir avidement cette presse peu onéreuse, il faut bien le souligner, et dont le rapport temps de lecture/prix de revient est carrément imbattable... (A l'époque, « *20 minutes* » ou « *Métro* » n'existaient pas, y'avait juste ce genre de presse et le catalogue des Trois Suisses). Il faut dire qu'il y avait déjà deux ans que nous cherchions désespérément une maison. Nous voulions quitter ce logement de fonction qui m'était attribué dans l'enceinte de l'école que je dirigeais et dans laquelle j'enseignais. Marie-Christine, mon épouse, était enseignante aussi, mais pas à Saint-Jean de la Forêt, dans une autre commune. C'était surtout moi, en fait, qui voulais à tout prix partir, vivre dans une maison bien à moi, en dehors de mon lieu de travail... Je le vivais de plus en plus mal d'habiter sur place et qu'il y ait si peu de coupure, de transition entre mon univers personnel et mon univers professionnel. Nous avions écumé toutes les agences immobilières de la région, sans grand succès. Ah, si nous avions eu cent briques de plus, il n'y aurait pas eu de problème. Mais, avec

notre budget...

— Quel est votre budget monsieur ?

— Oh, disons entre 800 000 F et ... 1 000 000 F au grand maximum...

— Frais de notaires compris ?

— Ben, oui, vaudrait mieux...

— C'est très peu, vous savez, pour la région... Depuis que l'on est classé en parc naturel régional, les prix ont beaucoup grimpé... Vous cherchez une maison de quelle taille ?

— Ben, on est six...

— Ah ! Et l'agent immobilier restait silencieux, plongé dans une profonde perplexité. On avait presque envie de s'en aller sans demander notre reste en bredouillant :

*« Vraiment désolés de vous avoir fait perdre votre temps... »*

La plupart du temps, ils finissaient par nous dire qu'ils n'avaient rien à nous proposer.

Lorsque, enfin, ils nous montraient quelque chose qui pouvait correspondre à « *notre budget* », c'était une véritable catastrophe. Je faillis en insulter plusieurs d'entre eux lors de ces visites mémorables :

— Non, mais, vous osez appeler ça une maison ?

— Mais monsieur, ce n'est pas moi qui fais les prix, je vous rappelle que votre budget est très limité...

Une fois, dans un excès de naïveté absolument inconsidéré, j'avais dit à l'un d'eux :

— Moi, ce que je voudrais, c'est une maison en pierre, en vraies pierres, une vraie

maison, quoi...

Il avait éclaté de rire.

— A ce prix-là ? Monsieur, il faut être raisonnable...

— Excusez-moi, la prochaine fois je réfléchirai un peu plus avant de dire n'importe quoi...

Bref, la maison de nos rêves semblait totalement inaccessible.

Et, ce matin-là, au début de la deuxième semaine de vacances, je me levai le premier et, encore à moitié endormi, en remuant mon thé, je parcourais d'un œil distrait le petit journal d'annonces qui traînait sur la table.

Tout à coup, une annonce retint mon attention :

*« Magnifique propriété du 18ème siècle, sur terrain arboré de 2300 m<sup>2</sup>, avec maison de gardien... »*

Je me dis : *« tiens, le genre de truc qu'on pourrait s'acheter si on était milliardaires... »*

Quand j'arrivai en bas de l'annonce et que je vis le prix, je le relus plusieurs fois, en songeant que, décidément, je ne devais pas être bien réveillé. Je bus une gorgée de thé, me frottai les yeux et je vis bien :

*« 1 000 000 F »*

Je recomptai le nombre de zéros plusieurs fois et je me rendis à l'évidence : ils avaient dû commettre une erreur typographique.

Néanmoins, je me décidai à appeler au numéro indiqué... Je faisais les cents pas devant le téléphone en attendant 9h00...

— L'annonce du tant, sur la propriété-là, sur 2300 m<sup>2</sup> à Chenevières, il y a une

erreur sur le prix, non ?

— Non, Monsieur, pas du tout, c'est le prix... Mais, de toutes façons, la vente est arrêtée et, je ne pense pas qu'elle soit remise en vente de sitôt.

— Ah bon, je vous remercie... Mais, dans quel état elle était, cette maison ?

— Beaucoup de travaux je crois, mais, je vous assure, elle n'est plus à vendre...

Dès que Marie-Christine se leva, je lui montrai l'annonce ; on commenta avec forces exclamations, on s'étonna de concert et puis, on oublia...

Un jour ou deux plus tard, ce fut à son tour de me montrer une annonce sur un autre journal, mais du même type que le premier (on en recevait souvent trois ou quatre par semaine).

— Cette annonce, elle ne te rappelle pas quelque chose ?

— Mais si, même endroit, même superficie de terrain... Mais le numéro d'appel est différent...

— Oui, c'est une autre agence... C'est souvent que la même baraque est dans plusieurs agences...

Et on appela... On tomba effectivement sur une autre agence et le gars au bout du fil nous dit lui aussi que la vente était arrêtée mais... Que l'on pouvait quand même venir la visiter...

Alors là, on n'avait pas traîné ! Branle bas de combat ! Même pas une demi-heure après, tout le monde était prêt à partir. Enfin, presque tout le monde. Seuls les deux plus jeunes de nos enfants nous accompagnèrent, Pierre et Camille, les deux plus vieux ne devaient pas être là ce matin-là, ou n'avaient pas voulu venir ; je ne me souviens plus de ce détail...

C'était une magnifique journée, l'une de ces journées de mars qui annoncent

merveilleusement le printemps, l'une de ces journées où le soleil éclatant et enfin chaud à nouveau vous redonne une fantastique envie de vivre.

Le petit hameau de Chenevières n'était pas à proprement parler situé dans la zone du parc naturel régional ; il s'en trouvait distant d'une quinzaine de kilomètres. Par contre, il était plus près de la capitale que Saint-Jean de la Forêt. A peine l'avions-nous vu que nous étions tombés sous son charme. Comment, à cet endroit-là, pouvait-on concevoir que nous étions seulement à trente bornes à vol d'oiseau du centre de Paris ? On avait la sensation d'avoir effectué un saut dans le temps : la route pavée, les maisons toutes anciennes...

La maison... L'agent immobilier nous emmena d'abord dans le fond du jardin avant de nous la faire visiter. Dans le fond du jardin, derrière un rideau de très grands arbres, des serres horticoles anciennes, qui avaient un charme fou... Sur le mur de pierre à l'arrière des serres et du terrain, il y avait du lierre... Une petite source d'eau claire dans un coin... Le calme qui régnait là était extraordinaire... La lumière exceptionnelle... De petits pots de terre cuite s'empilaient par milliers contre le mur du fond envahi par le lierre. Les vitres nous renvoyaient une douce chaleur. Je jetai un coup d'œil à Marie-Christine et je sus que, comme moi, elle est déjà conquise... Avant même d'avoir mis un pied dans la maison, nous étions sous le charme, prêts à vendre notre âme au diable pour cet endroit...

Mais le pire, c'est que la visite de l'intérieur de la maison ne fit que nous conforter dans notre enthousiasme. Certes, il y avait des travaux mais ils ne nous paraissaient pas si terribles que cela. C'était un véritable château ! Nous qui trouvions toujours trop petit tout ce qu'on nous montrait, cette fois, c'était plutôt l'inverse ! Nous étions six et nous pourrions même être huit ou dix... les pièces étaient claires, ensoleillées. Éblouis, nous étions éblouis, il n'y a pas d'autre mot...

L'agent immobilier, et curieusement, c'était le premier de cette drôle d'espèce que je trouvais sympathique, tout en nous faisant visiter, nous expliquait que la vente était bien arrêtée mais que c'était simplement parce que la loi imposait de proposer en priorité au locataire qui occupait toujours l'appartement du second étage (alors que le RDC et le premier étaient vides depuis deux ans, depuis la mort du propriétaire) d'acheter le bien dont il était l'occupant. Le jour où ce dernier aurait décliné l'offre en bonne et due forme, dans les délais légaux, la vente reprendrait. L'astuce, c'était que lui, l'agent immobilier, il connaissait bien le notaire en charge de la succession et que, si l'on faisait une proposition d'achat, il pouvait faire en sorte que nous soyons les premiers sur les rangs lorsque la vente reprendrait... Pierre et Camille, nos deux plus jeunes enfants qui étaient venus avec nous faire la visite, étaient enthousiasmés eux aussi, surtout Pierre qui ne parlait plus que de la maison.

Le soir, nous revînmes avec des amis qui s'y connaissaient un peu plus en bâtiment que nous. Eux aussi furent enthousiasmés et nous dirent :

— Allez-y, à ce prix-là, vous ne courez aucun risque...

Du coup, le lendemain, on signait un chèque correspondant à notre proposition d'achat...

J'avais la main qui tremblait un peu en apposant ma signature au bas du chèque et la tête brûlante. J'avais le sentiment, en signant ces actes, de me lancer dans une aventure dont je ne maîtrisais pas forcément tous les tenants et les aboutissants...

Les coïncidences, c'est tout de même très bizarre, mais c'est un fait : quand nous avons voulu reprendre notre voiture pour rentrer chez nous, en sortant de l'agence immobilière, la dite voiture refusa obstinément de démarrer. La batterie venait de nous lâcher. Elle avait choisi ce moment précis, comme pour m'inquiéter un peu plus encore. Notre Caravelle, notre bonne vieille Caravelle, qui avait l'âge de

notre petit dernier, n'était quasiment jamais tombée en panne jusqu'à ce jour-là. Ce fut le début d'une longue série de factures chez le garagiste...

Ce fut vers le 5 mai qu'on apprit que la solution proposée par l'agent immobilier avait bien fonctionné : à peine relancée, la vente avait été arrêtée par notre proposition d'achat. La signature de la promesse de vente fut fixée au 15 mai au cabinet notarial du Mesnil Saint Denis.

Le 15 mai 1996 était un jour pluvieux, dans l'ouest de la région parisienne.

Même dans l'étude notariale, les héritiers qui vendaient la maison arrivaient encore à s'engueuler. C'était une affaire qui n'avait que trop traîné, de conflits en conflits... Sinon, comment expliquer un prix aussi bas ? La signature définitive ne pourrait pas avoir lieu avant le 5 novembre. C'était une mauvaise surprise : pourquoi si tard ? Parce que les locataires pouvaient rester jusque-là, leur bail les y autorisait... Il y avait même une clause suspensive : si ces derniers n'avaient pas quitté les lieux le premier novembre, l'on pourrait décider de renoncer à notre achat sans perdre la somme versée lors de la promesse de vente...

Cela faisait bien longtemps à attendre. Pour adoucir notre déception, l'on nous confia une des clés de la maison, en nous autorisant à y venir de temps en temps... Je signai un énorme chèque qui représentait le dixième du prix de la maison, cent mille francs... Dix briques... Et maintenant, il allait falloir trouver le complément pour arriver au million de francs que l'on devrait verser le jour de la vente définitive ! Cent briques ! Pas mal de démarches dans les banques en perspectives... On avait déjà fait des simulations de prêts : avec ce qu'on possédait à l'origine en apport personnel, nos économies depuis des années que nous vivions en logement de fonction, on savait que les banques accepteraient de nous prêter une somme suffisante...

A Chenevières, j'y retournai le soir même. Il pleuvait, le ciel était gris et triste. Le terrain devant la maison n'était plus qu'une forêt vierge impénétrable tellement les mauvaises herbes avaient poussé depuis notre visite en mars. Je ne voulais pas m'avouer que j'éprouvais un sentiment de malaise grandissant, surtout quand je pénétrai à l'intérieur, la petite clé dorée ayant ouvert la serrure rouillée de la vieille porte. C'était glacial, humide et sombre... L'escalier qui montait au premier étage, juste en face de moi, me semblait représenter une menace... J'appuyai sur l'interrupteur d'un modèle antique, mais l'électricité semblait être coupée ; de toutes façons, il n'y avait plus d'ampoule au plafond... je m'engageai malgré tout dans l'escalier qui craquait, décidant de passer outre mon appréhension et me trouvant vaguement ridicule. Le premier, presque aussi sombre, tout aussi désert, qui sentait le moisi et le renfermé, amplifiait cette désagréable sensation qui me transperçait le ventre, qui me serrait la poitrine, qui me brûlait le front. La grande chambre : le parquet faisait un grand creux au milieu... Au point que le sol de la pièce ressemblait à une piste de skate-board. Avec le soleil, le premier jour, cela ne m'avait pas vraiment inquiété, mais aujourd'hui... Je redescendis et sortis : j'en avais trop vu pour ce soir. Si je continuais ainsi, j'allais certainement me démoraliser totalement. Je devais être fatigué, je prenais tout de travers... Mieux valait partir et ne plus y penser ! Enfin, essayer, tout au moins...

Le soir, revenu dans mon petit intérieur douillet, à Saint-Jean de la Forêt, je minimisai lorsque Marie-Christine me demanda comment j'avais trouvé la maison la deuxième fois :

— Oh, tu sais, c'est sûr, avec la pluie, c'est moins gai... Y'a du boulot, dis-je en haussant les épaules, mais ça, on le savait...

— Tu crois qu'on va s'en sortir ?

— Mais bien sûr qu'on va s'en sortir : c'est une affaire incroyable ! T'as bien vu ce que nous ont dit Pascal et Jean-Marie...

— Le seul ennui, c'est qu'on n'a plus un sou pour les travaux...

— On y arrivera...

Je m'étonnais moi-même de ma confiance, de mon assurance, de mon optimisme. Ce n'était pas mon genre, habituellement ; c'était plutôt Marie-Christine qui tenait ce rôle-là dans notre couple à l'accoutumée. Et puis, une petite voix me susurrait :

*« Tu pensais pas ça tout à l'heure quand t'as pénétré dans la maison..., Tu faisais moins le fier à ce moment-là... »*

On ne tarda pas à comprendre que cette petite clé dorée était un cadeau empoisonné. Chaque fois que des copains ou de la famille venaient manger à la maison le dimanche (c'était une période où on invitait encore beaucoup le dimanche), on ne résistait pas à la tentation de les emmener, à titre de promenade digestive, voir notre « château », comme nous avons désormais coutume de l'appeler en plaisantant.

Généralement, les gens s'extasiaient sur le charme incroyable qui se dégageait de l'ensemble... Mais une phrase sans cesse revenait émailler les propos admiratifs, une phrase lancinante qui me faisait l'effet d'une brûlure au fer rouge :

— Par contre, vous avez du courage ! Parce que, quel boulot ! Mon Dieu !

On essayait bien de relativiser, mais au fur et à mesure que l'on multipliait les visites, le cœur y était de moins en moins. Ce fameux courage, tant loué par nos amis, je le sentais fondre comme neige au soleil.

L'épreuve la plus dure fut le jour où l'on avait fait visiter à la famille de Marie-Christine. Je me souviendrai toujours de l'air navré de ses parents, des taquineries

de son frère et de sa sœur.

— Ah ben, je préfère pour vous que pour moi...

— Vous n'êtes pas sortis de l'auberge mes pauvres enfants...

— Partir deux mois l'été, c'est fini, ma vieille !

— Tu comptes acheter une machette pour le jardin ?

— Et combien y'a en tout ? 2300 m<sup>2</sup> ? C'est que ça fait un bout, ça...

— Vous ne vous en sortirez jamais...

— Et toutes les orties ! J ne sais pas si vous arriverez un jour à vous en débarrasser, au point où c'en est arrivé...

Les serres derrière avaient beaucoup moins de charme que la première fois, envahies elles aussi par les hautes herbes et les orties et, nous étions obligés de nous rendre à l'évidence, avec toutes les vitres qui avaient été brisées depuis notre visite enchantresse, l'ensemble ressemblait de plus en plus à une ruine désolée. Sans doute les gosses du quartier qui savaient que la baraque avaient été vendue et qui s'en donnaient à cœur joie. Il faut dire qu'il n'y avait aucun portail pour leur interdire l'accès du terrain...

Ce soir-là, nous avons reconnu pour la première fois que nous étions tous les deux beaucoup plus inquiets au fond que ce que nous avons jusque là laissé paraître. Nous avons convenu aussi de ne plus y retourner tant que nous ne pouvions rien y faire sinon assister, impuissants, à l'exubérante invasion des mauvaises herbes diverses et variées. Je n'avais jamais remarqué à quel point, sous nos latitudes dites tempérées, les végétaux pouvaient déployer une telle énergie conquérante, parvenir à de telles hauteurs, et certaines feuilles d'espèces que je n'aurais jamais imaginé rencontrer par ici atteindre des surfaces aussi proprement sidérantes. En Guyane, peut-être, mais dans la région parisienne, pas

- La maison de Chenevières -

si loin que ça du parc du château de Versailles, ou de celui de Rambouillet, tout deux si policés, si civilisés, si impeccablement tenus...Jamais je n'aurais cru la nature capable de tels débordements. La violence verte, l'implacable croissance folle d'un monde végétal débridé, déchaîné, dément...